

JFMA

La GAZETTE MÉDICO-PERSONNELLE du PR. JF MOREAU
 ANCIEN INTERNE DES HÔPITAUX DE PARIS
 numéro 1 - 3 pages - 20 juin 2009

Moreau

A.I.H.P.

A.I.H.P., POURQUOI?

Comme va en rendre compte l'article conjoint, MOREAU, I.H.P., être nommé au concours de l'internat des Hôpitaux de Paris apportait un titre prestigieux à un externe bûcheur dont la réussite n'avait de sens que s'il exerçait sa fonction au maximum des potentiels que les services hospitaliers allait lui offrir dans le plus total libéralisme. On pouvait être Interne et ne rien faire tant l'idée de bâton de maréchal pouvait suffire à un bonheur de courte vue. Les Internes de ma génération pratiquèrent rarement la plein-temps hospitalier. Les Chefs de clinique-Assistants prirent leur place. Progressivement, et de ce fait, le rôle de l'IHP dans l'équipe dérivait vers une fonction d'externe expérimenté. La réforme des spécialités de 1984, en introduisant l'Internat pour tous, sous la forme du Résidanat «qualifiant» et des Diplômes d'Enseignement des Spécialités à titre français (DES) ou étranger (DIS) opposé à l'Internat en Médecine Générale (IMG), solidifia le système en l'«américanisant». Récemment, une énième réforme globalisa la formation hospitalo-universitaire des futurs docteurs en médecine à travers des fonctions d'internes imposées quelque soit le futur de l'exercice professionnel. L'auteur de ces lignes, maintenant dans les hôpitaux, aussi sinon plus souvent, comme malade que comme médecin, le sait: quelque soit le nom du titre dont on pare le futur docteur, il est et restera toujours l'Interne au sens français du terme, c'est-à-dire un résident au sens américain. L'externe sera toujours l'externe, même s'il n'est qu'un étudiant hospitalier.

L'Internat, quelque soit donc le terme dont on l'affuble, est une période de la vie d'un médecin qui le marque parce qu'elle lui apporte, sur quatre à cinq années, une formation pratique qui devrait développer son sens clinique et son bon sens pour toujours. L'autre vertu de l'Internat vient du compagnonnage que l'univers pluridisciplinaire de la salle de garde autorise quand on veut bien l'encourager et non pas la détruire au nom de la lutte contre le pouvoir médical et autres sornettes que le politique et l'administrateur adorent cultiver. Enfin, quelques soient les régimes, les systèmes cultivent le brassage des populations. Les cuvées mélangent Parisiens, Provinciaux et Étrangers. Bien entendu l'esprit de corps ou de caste «élitiste» peut en découler, mais quoi? Cela existe dans tous les corps de métier. Tous les médecins que j'ai interrogés ces dernières années, presque deux cents, pour «L'Internat de Paris», même les plus gauchistes des soixante-huitards les moins repentis, l'affirment sans se renier ni se déculpabiliser, s'ils devaient refaire leurs études, ils et elles feraient tout pour se faire nommer au Concours de l'Internat quelle qu'en soit la formule.

Je suis en désaccord

avec la politique actuelle de l'Association des Anciens Internes des Hôpitaux de Paris (AAIHP) et j'ai quitté les fonctions éditoriales que j'y exerçais parce qu'elle promeut une vision «Club d'Anciens Combattants». Je reste membre de l'AAIHP mais je crée le journal **A.I.H.P.** Pour qu'une autre conception s'affirme dans le droit-fil de l'amour d'une médecine d'élite, car toute médecine est une science et un art qui ne peut qu'être d'élite si elle veut respecter l'être humain souffrant. J'avais compris en mai 68 l'aspiration des étudiants en médecine à une formation hospitalo-universitaire de haute qualité enseignant les apports ancestraux datant d'Hippocrate, Galien, Averroès, Laennec..., conjointement à ceux de la médecine la plus scientifique, initiée par les AHP, de Claude à Jean Bernard, en passant par Marey, Widal, Bécclère, Hamburger, Dausset, Kahn, Munnich... Dans l'étude historique de la recherche médicale contemporaine, c'est-à-dire pour moi celle qui commence avec l'après-guerre 39-45 et que j'ai vécue presque intégralement, l'école de pensée protéiforme de l'Internat des Hôpitaux de Paris est d'une exceptionnelle fécondité. Perdue dans des considérations corporatistes dépassées, l'AAIHP se perd dans l'asthénique contemplation de son nombril. Pensons ce que nous voulons, discutons autant que nous le pouvons, polémiqons aussi souvent que nous le pouvons tout en restant tolérant et fécond, mais de grâce, ne nous encroûtons pas dans des combats de culottes de peau qui ont plus souvent desservi le monde médical qu'honoré.

MOREAU, AHP.

MOREAU, I.H.P.

Nous sommes au début du printemps 1965. Il est dans les midi. Le résultat officiel du **Concours 1964 de l'Internat des Hôpitaux de Paris** est proclamé par le Président du jury, le professeur Elie Azerad, diabétologue à l'hôpital Beaujon. Les interminables sessions d'oral ont eu lieu dans l'amphithéâtre de la **Clinique Médicale Infantile**, récemment construite et qui porte aujourd'hui le nom de Robert Debré. J'avais été admissible à l'oral. J'y avais deux patrons dans le jury, fait rarissime en cette cuvée-là dans laquelle il n'y avait aucun représentant des «*grandes maisons*» dirigées par les patrons les plus puissants donc les plus riches en poulains à nommer quels que soient leurs talents. Ma prestation avait été une vraie «*merde*», minable dans le fond mais excellente dans le dire. Mes patrons avaient été pugnaces et, je le sus plus tard, le combat fut plus que difficile mais ils réussirent à me faire donner le «*point*», 22/30. Juste avant l'officialisation des résultats, mon maître Jean Bienaymé, mon sauveur, me l'avait soufflé à l'oreille: «*Oui! Vous êtes nommé, rasibus, avant-dernier!*». 234^e sur 235. «*Vous êtes donc IHP, mon cher collègue!*», entendis-je ça et là. Mon ancien chef de clinique devenu chirurgien des hôpitaux depuis me félicita: «*Tu es nommé, alors, on peut se tutoyer!*»

.../...

Le Connard décapitalisé

Resté seul à la tribune, abandonné par ses collègues, Monsieur Azerad reçoit les tombereaux de produits de l'agriculture en provenance des foules reconnaissantes, émues par l'incroyable quantité de magouilles qui ont promus certains qui peut-être n'auraient pas dû l'être, éliminés beaucoup plus d'autres qui, eux, l'auraient mérité mille fois. Bonheur de ceux qui ont réussi face au malheur de ces cinquantièmes concours qui ont ramés pendant des années pour finalement n'avoir à mettre sur leur plaque « ANCIEN EXTERNE DES HÔPITAUX DE PARIS », ce titre dont mon père était si fier et qui est en train de se dévaluer. MOREAU-IHP par contre ouvre des portes closes jusque là. Mon maître JJ Bernier chez qui j'achève mon externat à Saint-Lazare, qui m'avait ignoré naguère, aujourd'hui me donne une place de quatrième année. Mon maître Maurice Deparis m'affirme que je ne mourrai jamais de faim. Le Professeur Daniel Alagille qui me connaît par femme interposée m'assure que mon rang n'a pas d'importance puisque je suis en fait «*premier concours*». Si, cela en a, car le règlement a changé, le choix des postes se fait, non plus par cooptation, mais pas rang d'ancienneté et de placement.

2 mai 1965.

J'ai 27 ans depuis cinq jours, mon sursis militaire est achevé. J'entre à la caserne de la 1^{ère} Section d'Infirmiers Militaires de Vincennes. Je suis IHP, titre qui m'assure une position de choix pour un avancement au grade de sous-lieutenant, mais pas titulaire de six IV (Inscription validées) car je ne suis pas docteur en médecine, titre, lui, incompatible avec la fonction d'interne en activité. Je vais passer deux ans au Commissariat à l'Energie Atomique. Il me faudra

prendre de la bouteille avant de me présenter devant un choix qui sera longtemps médiocre si je veux devenir interniste avec une chance infime de finir chez Fred Siguier, l'idole que je n'avais pu avoir en stage d'externat. A la caserne, il y a de tout dans cette promotion, mais, on le sent déjà, il y a les IHP et les autres. Et que je te repasse les «*Mon cher collègue*» entre happy fews. Et que les regards en biais vous disent tout le bien qu'on pense de «*ceux qui ont été...*» de la part de «*ceux qui n'ont pas été...*», été quoi ? «*NOMMÉS*»!.

8 avril 1967

Je commence mon internat par un semestre de radiologie chez un illustre inconnu qui s'appelle Guy Ledoux-Lebard. Choix de pur hasard, car je veux commencer par apprendre à lire des radios pour devenir un meilleur interniste. J'ai choisi le service le plus proche de chez moi, c'est-à-dire la radiologie de l'hôpital Cochin, à une douzaine de minutes de marche à pied. Il se trouve donc au pied du service de l'illustrissime Fred Siguier, installé dans le tout nouveau Pavillon Achard. J'apprends à faire de «*belles*» radios et mon collègue de quatrième année chez Siguier, Jean-Denis Degos, l'ainé des rejetons d'une dynastie de célèbres médecins des hôpitaux, est heureux de dialoguer avec un «*bon photographe*». J'ai pris ma première garde le premier week-end du semestre, seul «*médecin*» de l'hôpital pour faire face à un nombre invraisemblable d'urgences qui m'empêchent de penser à mon incompetence que je préjuge totale. Les infirmières, fort heureusement, sont expérimentées. J'ai dû faire face à ma terreur, le coma hyperosmolaire d'un malade diabétique. Je suis nul en réanimation. Mon but est de le maintenir vivant jusqu'à la relève le dimanche à 13 heures. J'y

parviens, car le bon Dieu doit être à mes côtés. Arrive, sur le coup de 11 heures, un petit bonhomme sans âge qui ressemble plus à un coiffeur qu'à un médecin avec son nœud papillon, au visage profondément ridé, à la voix grave hyperlente qui doit faire passer des frissons dans le dos des femmes de la trentaine. Le Dr Roger Lévy est un AEHP que Fred Siguier a promu comme assistant pour sa valeur inestimable. «*Tu n'as pas fait un traitement vraiment hypoosmolaire... ; je vais le faire monter dans un de mes lits...*». Cet homme-là, c'est mon père au sens propre comme au figuré, enfin je l'assimile ainsi et je ne l'oublierai jamais.

Octobre 68.

Je suis sorti rincé, essoré, détruit mais vivant du printemps 68. J'étais économe de la salle de garde des Enfants Malades quand les événements de mai sont arrivés, me cueillant quasiment à froid alors que je valide mon troisième semestre de radiologie, durée suffisante pour me spécialiser dans cette discipline. Je me suis lancé à fond dans le mouvement dès lors qu'il s'est agit de faire triompher de justes combats pour la reconnaissance de la dignité de l'homme, qu'il soit étudiant, infirmier, malade... J'ai aidé les élèves infirmières de Lariboisière à se révolter au terme d'un speech très bref et totalement improvisé. Je suis devenu un tribun. Je me suis révolté moi-même pour que les IHP se considèrent eux-mêmes comme des élites responsables et non pas comme des zélotes de la médiocrité salariée. Certains internes se sont présentés comme «*ex-IHP*»; qu'ils avaient dû souffrir pour être nommés, qu'ils avaient du bonheur masochiste à se débarrasser de ce silice atroce. N'aurais-je pas souffert assez ? Ce n'est pas mon cas. Le combat corporatistes entre IHP et

non-IHP qui a opposé violemment les étudiants du Certificat d'Etudes Spéciales d'Électroradiologie mais a abouti à sa réforme fructueuse pour la qualité de la formation des futurs radiologues, j'ai clamé haut et ferme mon statut d'IHP. Au bout de deux semaines, je me suis mis à délirer et à semer partout sur les murs de la Nouvelle Fac, rue des Saints-Pères, des affiches signées au stylo «*Moreau, IHP*». Rapidement, je me suis retrouvé enfermé, non pas à Sainte-Anne comme je l'aurais été si j'avais été un pékin moyen, mais dans le service de gynécologie de Necker où deux très proches amis, des collègues bien entendu, m'ont épargné l'internement. Une telle sanction m'eût été fatale pour le déroulement harmonieux d'une carrière dont je ne vois plus bien comment elle va se dérouler. L'accueil des «*collègues*» de la salle de garde des Enfants-Malades a été fantastique quand ils m'ont vu revenir en septembre. Le patron dont ma femme est la surveillante, le Professeur Philippe Seringe, l'a tranquilisée: «*Il a fait une coqueluche!*».

Je quitte la

radiologie pour un semestre de médecine pneumo-phtisiologique à l'hôpital Boucicaut. J'ai tout du zombi, je suis foutu mais, comme une plante coupée juste au dessus des racines, je me demande si je ne vais pas repartir pour un autre destin. Le défoulement délirant de mai 68 n'aurait-il pas d'excellents effets sur le confort intérieur de mon individu ? Une partie de mon cerveau le pense, très minoritaire car je vis une douleur morale qui m'attriste mortellement. Merci au Professeur André Meyer de m'avoir accueilli tel que je suis et mis dans les mains de son meilleur assistant, le docteur Maurice Brunel, dont la tristesse s'explique, elle, par la

mort récente de son fils. Le monde médical a changé dramatiquement. La peur s'est installée dans le corps des «*mandarins*», un terme nouveau qu'ont introduit les Maos. Le monde hospitalier traditionnel s'est effondré. Moins que jamais je me sens désireux de me lancer dans la politique. J'avais, paraît-il, été un prochinaois sans le savoir. Je vais axer la fin de mon internat vers le travail scientifique, les soins hospitaliers à outrance, et continuer de faire de l'enseignement. Je fus le dernier conférencier d'externat le 13 mai 68, je vais être assistant de radiologie au CHU-Necker. L'enseignement est la meilleure thérapie du doute dans lequel je marasme, bouée à laquelle je m'accroche comme le noyé à sa maewest.

1^{er} octobre 71.

Je suis AIHP. J'ai commencé aujourd'hui mon clinicat en radiologie urinaire à Necker chez le Professeur Jean-René Michel. Je ne suis pas frais, je sors du dîner de patron de Beaujon où j'ai fait avec deux collègues un numéro pour brocarder notre maître Claude Macrez, cardiologue charmant et bienveillant mais aisément caricaturable. Nous pensions avoir été affectueux et spirituels sans sombrer dans la guimauve. Nous fumes talentueux, mais très salauds, paraît-il. Il en pleura dans les coulisses du cirque Jean Richard où le dîner avait eu lieu. L'économe de la salle de garde, qui n'était rien d'autre que Bernard Debré, nous avait pourtant dit que nous avions fait un vrai numéro de dîner de patrons. Le seul à mon sens, car les autres prestations m'avaient semblé bien médiocres, tant les collègues paraissaient mal inspirés ou non inspirés du tout. Les patrons furent mécontents et il n'y eut pas le «*rendu*» qu'ils auraient dû offrir selon la tradition.

Bien différent avait été le dîner de patron de l'hôpital Ambroise Paré dont le succès avait été total et très bien perçu par toutes les classes sociales de l'hôpital. J'en avais été une des vedettes en caricaturant finement les radiologues et leurs collègues médecins et chirurgiens dont les relations étaient parfois très ambiguës sous couvert d'une enveloppe factice. Un nouveau vocabulaire né là perdure. J'ai profité de la bonne ambiance de la salle de garde pour me faire enterrer à la fin de mon dernier semestre officiel. Mes fossoyeurs naviguaient entre le «*rien à dire de Moreau qui est parfait au point de se faire surnommer « Mon Révérend »*» et la douce vacherie que je pris comme une sorte de quinquina tant elle était vénielle. J'ai fait une réponse qui fut un hommage aux meilleures chansons de mon répertoire. Certaines furent rechantées plus tard. Ce neuvième semestre d'internat à Beaujon en cardiologie m'a promu à mes propres yeux au rang de vrai médecin. C'était indispensable pour mon ego d'entrer dans le monde des «*photographes* » où je vais faire carrière pour la vie. Un vrai radiologue doit traiter avec ses collègues médecins et chirurgiens sur un pied d'égalité. J'ai gagné ces galons durant ce semestre de Beaujon. Lors de ma dernière garde j'ai réussi à faire le diagnostic de deux maladies que je n'avais jamais encore rencontrées durant mon cursus médical : une fièvre typhoïde et une méningite cérébro-spinale. J'y ai appris à traiter les collapsus cardio-vasculaire ? Je peux maintenant affronter les pontes du Palais du Rein emmenés par le néphrologue Jean Hamburger et l'urologue René Couvelaire, deux figures prestigieuses de Necker internationalement reconnues.

Moreau est CCA
mais il
sera toujours AIHP. ■